

Encre noire

Marc Pautrel

Je l'ai retrouvée par hasard dans Google, devenue universitaire sur un autre continent. En photo elle a un peu vieilli, mais je l'ai aussitôt reconnue. Je me souviens parfaitement d'elle, de l'incroyable assurance de son regard, de sa folie à peine contenue.

J'ai treize ans. Nous savons qu'il va y avoir une remplaçante mais personne ne l'a encore vue. C'est une femme, le vieux surveillant général l'a dit avec les yeux qui brillaient, il a un goût sûr en matière de femmes, trop sûr même se plaignent les filles de la classe, elle est donc probablement jeune et belle. Nous l'attendons.

Elle entre enfin dans la salle, en trombe, très en retard, et elle s'arrête d'un coup devant toute la classe levée, elle sourit avec un rictus inquiétant, un air de supériorité, comme si elle se moquait de nous, puis elle va jusqu'au bureau sur lequel elle jette bruyamment un énorme attaché-case noir.

Elle pourrait être belle, mais en réalité elle est très bizarre, électrique, trop nerveuse, coiffée comme au siècle dernier, habillée avec des vêtements des années 1950 démodés à un point inimaginable et un peu masculins.

Elle est très jeune. Elle sourit comme si elle triomphait. Elle rit, même. Elle se retourne vers le tableau noir et tout en parlant écrit les mots qu'elle prononce : « Je m'appelle Isaline ***, j'ai 20 ans, j'ai fait des études de lettres à l'université de R., je suis votre nouvelle professeur de français » et elle souligne deux fois français.

Elle n'arrive pas à tenir la classe, c'est le chahut, elle s'en moque, elle s'occupe uniquement de ceux qu'elle considère comme les meilleurs élèves. Elle rit, elle déclame, elle chante, elle est clairement évaporée. Quelqu'un a surpris une conversation dans laquelle le professeur de maths expliquait à un collègue qu'elle avait beau être très jeune, elle était brillante, et que surtout elle était la fille du docteur ***, le médecin réputé de la ville.

Elle n'enseigne pas en suivant le programme, elle veut briser le carcan dit-elle, elle nous donne à lire les auteurs qu'elle estime injustement méprisés, des inconnus du XIXe siècle, des romantiques morbides, des lyriques usants. Elle nous les lit en les scandant, avec des grimaces, des grands sourires inexplicables et des airs inspirés. Comme dans le fond de la classe ça ricane un peu, elle se fâche, crie, insulte, un moment nous pensons qu'elle va frapper les deux qui ont osé se moquer d'elle, et puis elle fait de la main un geste ascensionnel vers le ciel, comme un mouvement de danseuse, qui signifie sans doute qu'elle s'estime au-dessus de tout ça.

Elle m'a repéré à l'occasion des rédactions. J'ai toujours été bien vu par mes professeurs de français, qui autant que je me souviene, étaient tous des femmes. L'une, qui s'appelait, je m'en rappelle très bien, Madame

Callas, pondérait les compliments qu'elle me faisait à regret, par un sempiternel : « On en reparlera le jour où vous pourrez écrire des phrases aussi longues que Proust ». Mais cette fois, c'est différent. Ce ne sont pas seulement des bonnes notes que j'obtiens, des 14 ou des 15 sur 20, mais des 18, des 19, des 19,5, et Isaline (son curieux prénom fait rire tout le monde, pourquoi nous l'a-t-elle donc confié ?) me dit que je suis un génie, un futur grand écrivain, elle explique ça devant toute la classe. Ça tousse un peu, ça marmonne, ça siffle, à la fin du cours les autres me tombent dessus : « fayot », « vendu », « elle est amoureuse de toi ».

De semaines en semaines sa pression s'accroît. À chaque nouvelle remise de copies, quelle qu'ait été ma réussite, j'ai la note maximale, 19, parfois 20. Elle commente à peine, elle dit : « Vous, comme d'habitude, parfait, c'est normal. Et même si vous racontiez n'importe quoi, ce serait encore bien écrit, donc : note maximale. » Et un jour elle ajoute : « Pendant que j'y pense, vous avez dorénavant l'interdiction d'écrire à l'encre bleue. Changez de stylo. Toutes vos rédactions doivent être écrites à l'encre noire. Sinon je n'arrive pas à les photocopier, le bleu passe très mal, cela donne un gris pâle illisible. Donc : toutes vos rédactions en noir ! » Le regard dans le vide, elle ajoute : « Les autres, vous pouvez continuer à écrire en bleu, je ne garde pas vos rédactions. » Je ne sais plus où me mettre.

Souvent, elle me demande de venir la voir à la fin du cours pour discuter. Je n'ai pas grand chose à lui dire mais son enthousiasme et sa folie brute m'amuse. Elle veut que nous parlions plus sérieusement de mon avenir,

mon orientation professionnelle pour le lycée, dans deux ans. Trois fois nous avons un entretien d'une heure dans le cabinet spécial qui jouxte la salle des profs. Généralement, ce cabinet exigu qui contient une grande table de bois avec deux chaises aux deux extrémités, une pour le professeur, une pour l'élève, et qui ressemble à un confessionnal, est utilisé pour les élèves à problèmes. Elle me dit qu'elle suppose que je veux faire la faculté de lettres, puis devenir écrivain ou grand reporter. Moi je n'en sais rien. Je n'ai jamais rien lu ni rien écrit, même pas des poèmes.

Au terme du troisième entretien, elle me dit : « Je voudrais que nous parlions de votre avenir dans un cadre plus intime, moins froid qu'ici. Venez passer l'après-midi de mercredi chez moi. J'habite chez mes parents mais ils seront absents ce jour-là. Et surtout, surtout, ne dites rien à vos camarades. Ça vaut mieux. On ne sait jamais. Vous comprenez, ils pourraient être jaloux. »

Je n'ai jamais eu peur des professeurs de français et je n'ai jamais eu peur des femmes. Je me rends le jour dit à l'heure dite, à l'adresse qu'elle m'a indiquée. Superbe maison bourgeoise, en pleine ville, avec un immense jardin. Je sonne, elle m'ouvre, elle me dit qu'elle craignait que je ne vienne pas, qu'elle est ravie. Elle me fait immédiatement passer dans une grande chambre luxueuse, pleine de tentures, de tapis et de meubles de style Empire. Elle s'assoit sur son lit et me montre ce qu'elle écrit, elle ouvre des quantités de dossiers contenant des milliers de pages manuscrites de sa main, petite écriture à l'encre violette sur des feuilles de couleur ivoire. C'est très beau. Elle m'en lit des passages. Ce sont des romans

d'aventure, pirates, îles au trésor, forêts, châteaux, je n'y connais rien mais je les trouve passionnants et je lui dis. Leur nombre surtout m'impressionne, la quantité de pages écrites, la graphie, les milliers d'heures qu'elle a dû passer à les rédiger, à y penser. Oui, elle est vraiment folle, et moi à cet âge-là j'admire la folie, j'envie sa folie. Elle me dit que tous ses textes forment une œuvre qu'elle ne veut pas publier pour l'instant, que personne ne peut encore la comprendre, que les lecteurs ne sont pas prêts. Puis elle se tait, me regarde fixement et se laisse tomber sur le lit, les bras en croix. Elle me sourit. Elle attend. Mais moi je suis trop jeune, je n'y connais rien, je n'y comprends rien. Les minutes passent, elle se relève, elle me dit à une prochaine fois.

Une semaine plus tard, mes notes de français chutent brutalement. Dès que je veux répondre à une question, elle me coupe la parole et me fait taire. Je suis exclu du cours presque chaque jour, sans motif. Deux semaines après, on me fait passer en conseil de discipline et je suis renvoyé du collège pour trois jours.¹

¹ Publié dans la revue *D'ici là* n° 4, Éditions Publie.net, Automne 2009.